

**Propriétaire-Gérant**  
**ALFRED REBOUX**

**ABONNEMENTS:**  
Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50  
Six mois... 26.00  
Un an... 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, 15 fr. trimes. — 15 fr. en sus.  
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.  
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

# JOURNAL DE ROUBAIX

**MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD**

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

**Propriétaire-Gérant**  
**ALFRED REBOUX**

**INSÉRATIONS:**  
Annonces: la ligne... 25 c.  
Réclames: ... 30 c.  
Faits divers: ... 50 c.  
On peut traiter et forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grande Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C<sup>o</sup>, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse); à Bruxelles, chez l'Office de Publicité.

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus :  
A TOURCOING, rue d'Avray, 25.  
A ROUBAIX, aux bureaux du journal.  
A LILLE, à la succursale de l'Agence Havas, rue de la Gare et aux bureaux du Mémorial, Grande Place (côté par les débris Saint-Etienne).  
A ARMENTIERES, rue de Lille.  
A PARIS, aux bureaux de l'Agence Havas, Place de la Bourse, 3, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

**ROUBAIX, LE 3 NOVEMBRE**

BOURSE DE PARIS		2 NOV.	3 NOV.
3 0/0	84 30	84 30	84 30
4 0/0	86 10	86 10	86 10
Amortissable	84 40	84 75	84 75
4 1/2 0/0	111 50	112 50	112 50
Empreints 5 0/0	113 95	116 00	116 00

  

Dépêche communiquée par M. Neules, CANNISIA & C <sup>o</sup>		2 NOV.	3 NOV.
5 0/0	84 30	84 17	84 17
3 0/0 amortissable	83 90	85 15	85 15
3 0/0 amortissable nouv.	84 00	85 02	85 02
5 0/0	113 05	116 05	116 05
Banque de France	6350 00	6375 00	6375 00
Compt. d'Escompte	357 00	355 00	355 00
Hypothécaire	687 00	671 00	671 00
de Paris	1245 00	1250 00	1250 00
Foncier Algérie	670 00	660 00	660 00
Foncier France	1700 00	1735 00	1735 00
Mobilier	730 00	730 00	730 00
Séculaire	830 00	845 00	845 00
Union	2450 00	2500 00	2500 00
Suez	2275 00	2400 00	2400 00
Italie	377 00	378 00	378 00
Autriche	89 10	88 00	88 00
1867	92 1/2	93 0/16	93 0/16
Landesbank	1245 00	1250 00	1250 00
Banque ottomane	715 00	697 00	697 00
Chèques espagnols	835 00	870 00	870 00
Chèques autrichiens	718 00	725 00	725 00
Lebanais	316 00	290 00	290 00
Inde d'Est pagne	585 00	707 00	707 00
Sergasso	580 00	583 00	583 00
Panama	501 00	515 00	515 00

**DÉPÊCHES COMMERCIALES**  
Dépêches de MM. Busch et Cie, du Havre, représentés à Roubaix, par M. Buisson-Crympeux.  
Havre, 3 novembre.  
Ventes 1.600 b. Marché ferme.  
Livres, 3 novembre.  
Ventes 12.000 b. Marché ferme.  
New-York, 3 novembre.  
New-York, 11 5/8  
Recettes 28.000 b.  
New-Orléans low middling 81 1/2  
Savannah 80 1/2.

**Bulletin du jour**

Le jour des Morts n'a pas vu, comme on l'annonçait, la fin du cabinet. En attendant conjectures et pointages vont leur train. Les listes succèdent aux listes, et dans les combinaisons diverses qui ont vu le jour depuis hier, il n'est même plus question de M. Léon Say et de M. de Freycinet. Nous ne donnons, bien entendu, que sous les réserves d'usage ces mille et une combinaisons; autant en emporte le vent qui passe. Ce qu'il y a de sûr aujourd'hui, c'est que M. Gambetta a pleins pouvoirs pour se donner les collaborateurs qu'il lui plaira. Mentionnons en outre le projet qu'on lui prête, plus ou moins gratoisement sans doute, d'exposer son programme dans une séance plénière des gauches, au lieu de le développer devant la Chambre des Députés. Qu'y a-t-il de vrai dans ce bruit? On ne sait. Mais à voir la façon dont il est accueilli dans la presse, nous doutons fort que, si M. Gambetta a réellement eu l'intention de faire l'exposé de son programme dans une réunion

parlementaire privée, il n'y ait pas déjà renoncé.

Le « sultan valide » comme l'*Insurgé* appelle M. Gambetta, n'aura pas joué longtemps de sa présidence provisoire. La Chambre a décidé, en effet, après avoir confirmé les pouvoirs de quatre cent soixante-dix de ses membres, de se constituer définitivement, et de remettre à plus tard l'examen des dossiers des quatre-vingt-sept élections contestées. C'est aujourd'hui jeudi que l'on procédera à la nomination du bureau. M. Gambetta s'étant mis hors concours, a passé la main à M. Brisson, qui héritera, sans opposition paraît-il, du fauteuil présidentiel et du logement du Palais-Bourbon, Trompette et la baignoire d'argent du maître ne sont pas, dit-on, compris dans cette cession gracieuse. Les tendances jacobines de M. H. Brisson s'accommoderaient mal d'ailleurs des habitudes athéniennes de son prédécesseur. Qui sait cependant s'il ne subira pas comme lui l'influence que M. de Morny, cet *arbitre elegantiorum* du second empire, semble exercer encore sur ceux qui lui ont succédé dans la Capoue présidentielle?

Les différentes colonnes qui avaient Kairouan pour objectif sont maintenant réunies sous les murs de cette ville. Mais elles n'y resteront pas longtemps, s'il est vrai que la prise de Kairouan ne soit que le prélude d'une marche plus avancée dans le sud de la régence. Nous aurions même déjà des troupes à Gafsa. Quant aux trois colonnes du Sahara oranais, elles ont, sous le commandement du général Delbecq, commencé leur marche concentrique vers l'oasis de Figuig, Bou-Amra, Si-Sliman et Si-Kaddour se trouvant avec leurs partisans dans la région comprise entre cette oasis et le Chott-Tigri. C'est, on le prévoit, une bataille en perspective pour nos troupes.

La visite du Roi Humbert à l'empereur Joseph, a déjà eu pour résultat de transformer en adversaires du gouvernement italien tous les libéraux avancés de la péninsule. C'est aux cris de : « A bas les amis de l'Autriche! A bas la Sainte-Alliance! » qu'ils viennent de célébrer un de leurs anniversaires révolutionnaires. Or, voici un court extrait du discours que Ricciotti Garibaldi a prononcé à cette occasion : « Aujourd'hui les membres du gouvernement sont les plus grands ennemis de la nation, qu'ils prostituent en préparant une alliance avec ceux là même qui tiennent sous leur domination, des territoires italiens.

Le peuple doit protester et leur faire comprendre qu'il ne veut pas être complice d'un accord que répudie sa conscience. Il est nécessaire que la diplomatie étrangère n'ignore point que nous serons jamais les alliés d'un état encore maître d'une partie de notre sol. Et vous, jeunes gens, préparez-vous à combattre les ennemis de l'Italie partout où ils se trouvent : à la frontière, au Vatican, ou au Quirinal. » Le pape n'est pas seul menacé on le voit.

En Angleterre, des élections municipales ont eu lieu dimanche. Les conservateurs l'ont emporté sur les libéraux, notamment dans les villes où la population irlandaise est nombreuse. Les Irlandais ont voté pour des conservateurs ou se sont abstenus. En attendant, l'agitation continue. Des désordres sérieux ont eu lieu pendant ces derniers jours, à Belmullet, comté de Mayo.

La foule a attaqué la caserne de la police. Celle-ci a tiré sur la foule, a tué deux personnes et en a blessé vingt. Une dépêche annonce d'autre part que l'escadre anglaise de la Méditerranée qui se tenait dans le détroit de Gibraltar est partie précipitamment, sur les ordres reçus de Londres. Elle se rend sur les côtes d'Irlande. Ce départ soudain donne lieu de penser que le gouvernement britannique a reçu quelques avis de nature à éveiller sa sollicitude touchant les éventualités qui se prépareraient en Irlande. On prétend d'autre part que M. Gladstone se retirerait, M. Childers deviendrait chancelier de l'Échiquier. Lord Northbrook prendrait le portefeuille de la guerre, et sir Charles Dilke deviendrait premier lord de la Trésorerie.

**Les combats de Mleydra**

Une correspondance publiée par le *XIX<sup>e</sup> Siècle* donne d'intéressants détails sur les combats que la cavalerie de la colonne Forgemont a eus, en franchissant la frontière tunisienne, soulevée contre les Fraichichs insurgés. Nous reproduisons la partie principale de cette lettre :

Le 17, au matin, conformément aux ordres de M. le général Forgemont, le grand escadron à cheval a onze heures et demie, pour exécuter une reconnaissance vers l'Échiquier, où des rassemblements avaient été signalés, dans la matinée, par les patrouilles envoyées à la découverte. En arrivant près de la frontière, l'escadron a vu de nombreux meules de paille dans la campagne annonçant la présence de l'ennemi et laisse prévoir ses intentions. Le goum continue son exploration. Les régiments reçoivent l'ordre de prendre le dispositif préparatoire de combat. Ils sont couverts en avant par des éclaireurs et deux escadrons de goums, en même temps que sur chaque flanc par un autre escadron de goums.

A deux heures de l'après-midi, les éclaireurs signalent la présence de l'ennemi en nombre considérable, tant infanterie que cavalerie. Ces renseignements arrivent à peine que les premiers coups de feu se font entendre et un parti de quatre à cinq cents cavaliers ennemis s'approche rapidement. Les 3 escadrons d'Afrique prennent l'ennemi par quelques parties de deux escadrons déployés en première ligne et un escadron sur chaque flanc en colonne, avec distance.

Le 18, les hussards, partie en réserve, forme la masse. Le dispositif avait pour but de rompre à la lactique habituelle de l'ennemi, qui consistait à s'avancer rapidement pour tourner les ailes et prendre à revers. En moins de dix minutes, l'ennemi a conduit vivement l'attaque et son feu est devenu si incommodé, que le goum, impressionné par quelques parties de l'ennemi, a déposé la charge. La poursuite se continue à toute vitesse pendant 3 kilomètres : l'ennemi subit des pertes sérieuses. Elles eussent pu être plus considérables encore sans l'obstacle que présente un ravin défendu par quelques fantassins. Cet obstacle permit à la cavalerie ennemie de gagner du terrain et de se mettre hors de portée. A cet endroit, un fait digne de remarque se produisit : les fantassins arabes armés contre les escadrons français, qui se trouvaient à l'arrière, se précipitèrent sur les escadrons de nos cavaliers; mais le revolver eut raison de leurs tentatives de résistance.

Des bois couvrant le flanc des montagnes, une plaine peu élevée, terminée brusquement par un ravin formé par le lit de la rivière permettaient aux insurgés d'utiliser les forêts de l'infanterie et de leurs cavaliers et rendaient la poursuite presque impossible. Pour nous, au contraire, le site était des plus dangereux, car si notre cavalerie était ramassée avec un ravin à dos, cet échec pouvait se changer en un revers désastreux. Mais l'habileté de nos cavaliers était telle qu'ils réussirent à éviter ce danger. L'ennemi tira à 600 mètres, avec des armes de précision, — je vous prie de remarquer ce détail — démonta quelques cavaliers. Mais l'ennemi était donné et le passage s'effectuait rapidement. Les hussards mettent pied à terre et attaquent par le feu de la mousqueterie les bois où sont embusqués les fantassins; ils les repoussent, les chassent au loin après leur avoir fait beaucoup de mal. Les goums, appuyés par les chasseurs d'Afrique, chargent la cavalerie qui est obligée de battre en retraite et disparaît derrière les crétes.

Après trois quarts d'heure ou une heure de combat, le terrain était complètement déblayé et l'ennemi semblait être mis hors d'état. Dans l'impossibilité où l'on était de le poursuivre, on s'apprêta à repasser le ravin; mais à peine les premiers cavaliers eurent-ils commencé à descendre, qu'ils furent arrêtés par un retour offensif avec une rapidité surprenante. La lutte s'engagea de nouveau. Elle était alors à l'heure 12 peut-être 4 heures. Elle est acharnée de part et d'autre.

Pendant quelques minutes même, ce fut presque une mêlée. L'ennemi en ligne des escadrons de réserve mit fin à cette dernière phase du combat, qui avait duré près d'une heure. L'ennemi, en pleine déroute, disparaît emportant une partie de ses morts. Il avait environ soixante tués et deux cents blessés, et il était laissé dans nos mains des chevaux et des armes.

**CE QUI SE DIT DANS LES CLUBS**

Salle de la Victoire à Paris : Louise Michel a terminé son discours par ces paroles :

« Quand le moment viendra où nous aurons assez de la boue qui nous couvre, nous descendrons en force dans la rue. Si nous restions indifférents devant la honte et devant l'opprobre, si nous n'aspirions pas à la vengeance, qu'il nous faut, le bandit Gambetta n'aurait jamais assez de fers pour nous, car nous les aurions mérités. »

A Saint-Etienne, le citoyen Rodary : « Nous ne sommes pas des éternuements, quoi qu'on en dise; c'est vous, gouvernement, qui pousse à la révolution; vous qui, au lieu d'aller de l'avant, faites des lois répressives, des guerres injustes. Il ne faut plus de gouvernement occultel des réformes, et si on ne nous les donne pas, nous les prendrons. (Bravos). »

A Lyon : « 2.000 citoyens et citoyennes assistaient à la réunion de la salle de l'Alcazar. Nourrit et Bezzerovski sont acclamés comme présidents d'honneur. »

On fait part à l'assemblée des adhésions que le bureau a reçues d'une vingtaine de villes.

La parole est donnée au délégué des groupes révolutionnaires de Vienne. L'orateur prononce un long discours et ne demande rien moins que la suppression de toutes les autorités.

A ce qui se dit dans les réunions, ajoutons ce qui s'écrit dans les feuilles radicales.

Voici comment se termine le premier article du *Citoyen* :

Bernons-nous à saluer aujourd'hui tous ces morts anonymes, victimes de toutes les réactions et de toutes les exploitations, fusillés de tous les politiciens, torturés de tous les gardes — chiens, broyés de la machine et écrasés de la mine.

Réacteurs, vos grands hommes sont morts dans leur lit, d'excès gastriques ou vénériens. Chapeau bas, messieurs! Nos morts sont tombés à la peine, au travail ou au feu.

Nous saurons, un jour, faire reculer votre misère et arrêter vos balles : ce jour-là, vos cloches ne sonneront pas, comme hier, le glas des agonisants, mais carillonneront à toute voix la naissance d'une ère nouvelle.

Ce jour-là, aussi, nous vengerons nos morts.

**NOUVELLES DE L'ÉTRANGER**

On écrit de Londres : Le charme malfaisant qui, depuis de longues années, semblait s'opposer à ce qu'un catholique fut nommé membre du Parlement en Angleterre ou en Écosse, est enfin rompu. Sans doute on se souvenait d'un comte d'Arundel et de Surrey qui avait représenté le bourg d'Arundel à une époque où le père de ce gentilhomme, le duc de Norfolk, exerçait dans cette localité une influence absolue; sans doute sir John Acton aujourd'hui lord Acton avait été élu seigneur à Bridgerton; mais il y avait si longtemps, si longtemps que la génération actuelle ne se rappelait point ces faits, et qu'il était passé à l'état d'histoire que ce qu'un catholique anglais voulait faire partie de la Chambre des communes, il fallait qu'il posât sa candidature en Irlande.

L'élection de M. de Jerningham vient de rompre avec cette tradition. La ville de Berwick, qui a été nommée, est située sur les confins de l'Angleterre et de l'Écosse, sur la Tweed, rivière qui sépare les deux pays, — si bien que tous deux semblent avoir voulu faire amende honorable pour le passé.

M. Hubert J.-J. Jerningham est né en 1842. Il est cousin au deuxième degré de lord Stafford, chef de cette antique maison de Jerningham dans laquelle l'hérésie n'est jamais en-

trée et qui est demeurée fidèle à la foi catholique dans tous les âges.

Le nouveau député a été éluré chez les Jésuites, il a même fait en France une partie de ses études et conquis la diplomatie de bachelier-ès-lettres. J'ai fait sa connaissance en 1863, dans la cellule de R. P. Hermann, qui venait d'établir l'ordre du Carmel à Londres. M. Hubert Jerningham était alors un des membres les plus zélés de la société de Saint-Vincent de Paul en Angleterre. Peu de temps après il entra dans la diplomatie. Sa connaissance de la langue française, qu'il parle avec beaucoup de facilité, le fit désigner pour l'ambassade de Paris, à laquelle il fut longtemps attaché. M. Jerningham fut particulièrement distingué par l'impératrice Eugénie, qui l'invitait à toutes ses fêtes intimes.

Il fut ensuite envoyé successivement à Constantinople, à Athènes, à Darmstadt et à Belgrade. Il remplit dans cette dernière ville les fonctions d'agent et de consul général. C'est que sur ces contrées il était marié avec une jeune et riche veuve, Mme Mathar, à qui son premier époux, un opulent maître de forges, avait laissé une fortune de dix millions de francs.

Dès lors, M. Jerningham crut qu'il pouvait aspirer à la députation. Il s'établit dans le pays de sa femme, le comté de Northumberland, et attendit les événements.

L'élévation à la pairie de sir D. C. Marjoribanks, député de Berwick, lui fournit enfin l'occasion qu'il attendait. Il posa sa candidature et sollicita les suffrages des libéraux, — tandis que M. Trotter se portait le champion des conservateurs. Il y a à Berwick un certain nombre d'Irlandais catholiques; chose étrange on put croire un moment qu'ils voteraient contre leur coreligionnaire; comme Irlandais, par haine pour le gouvernement; comme catholiques, parce que M. Jerningham avait promis, dit-on, de ne pas s'opposer à l'entrée de M. Bradshaw dans la Chambre des communes. Au dernier moment, toutefois, les choses s'arrangèrent; le candidat général donna des explications qui parurent satisfaisantes, et il fut élu à une forte majorité, 1642 voix contre 539. Ce chiffre est très significatif, attendu qu'à Berwick les deux partis se balancent à peu près également. Un fait qui n'est pas moins remarquable, c'est le nombre des votants, plus de 1,600 sur 1,800 électeurs inscrits.

Quand le résultat de l'élection fut connu, M. Jerningham, après avoir remercié ses commettants, leur proposa, avec une courtoisie toute chevaleresque, de donner trois saluts d'applaudissements en l'honneur du concurrent malheureux, — ce qui fut fait aussitôt.

Londres, 4 novembre. Les bruits qui avaient couru naguère touchant la prochaine retraite de M. Gladstone reviennent ce matin avec une force nouvelle. On avait beaucoup remarqué dans un des discours que le premier ministre a récemment prononcés à Leeds le passage où il faisait allusion à son grand âge; en même temps, il témoignait de sa confiance dans l'avenir du parti libéral. Je sais que lorsque je m'en irai je transmettrai la charge qui m'est aujourd'hui confiée à d'autres mains... je parle de lord Granville, je parle aussi de lord Hartington. Ces paroles, accompagnées d'un pan-gyrique chaleureux de ces deux hommes d'État, furent considérées à cette époque comme hautement significatives.

La nouvelle qui nous arrive ce matin est que M. Gladstone va se démettre immédiatement d'une des deux charges qu'il exerce, celle de chancelier de l'Échiquier. Ces fonctions seraient attribuées à M. Childers, ces hautes capacités financières désignent pour cet emploi. Cet homme d'État serait remplacé au ministère de la guerre par lord Northbrook; à sir Charles Dilke succéderait comme chef de l'Amirauté. Il ne faut pas oublier que le premier ministre va accomplir, le mois prochain, sa soixante-douzième année, que sa santé est fort ébranlée depuis quelque temps, et que bien qu'il soit désireux d'entrer le plus tard possible dans cet hôtel des Invalides de la politique qu'on appelle la Chambre des lords, — il souhaite néanmoins la patrie afin de la transmettre à ses enfants.

**FRUITLETON DU 4 NOVEMBRE**

— 40 —

**LE PSY DE MONTCHAL**

PAR ALFRED ASSOLLANT XXVI

Comment Tourtemolle est reçu à Besse (SUITE)

« Si l'autrout dit « je n'étais pas pressé d'entrer et de rendre compte de ma mission. »  
Mon patron avait toutes sortes de balles qu'il était bien homme avec de gros favoris noirs. Il connaissait son métier mieux que personne et savait plumer le client comme pas un. Il était bon père de famille, bon mari. Il savait le prix de l'or, de l'argent et du cuir monnayés. Il avait, comme disait de lui son premier clerc, *embaillé proprement une affaire et d'un procès en faire quatre Enkin*; c'était un procureur accompli. Par-dessus tout, il était honnête, et vous sentiez par lui confier cent mille livres devant témoins sans qu'il fût jamais tenté de nier le dépôt.  
Un seul défaut déparait toutes ces belles qualités. Personne n'était, plus laid, du moins avec nous. Le pain bis, l'eau fraîche (mais à discrétion), les haricots et

les lentilles étaient le seul festin qu'il eût jamais offert à ses clients à l'heure du dîner. Au déjeuner, l'eau fraîche et le pain bis suffisaient. Pour moi, grâce au pâté que ma mère me glissait en secret de temps en temps, je ne mourais pas tout à fait de faim. Quant à mes deux camarades, je ne sais s'ils avaient d'autres ressources, mais ils étaient plus maigres que des levriers en carême.

Il va sans dire que le patron dinait à part avec Mme Durapatte, qu'il buvait de bon vin, que les enfants se levaient avant le dessert, qu'il jouait aux cartes dans l'après-midi avec ses confrères, qu'il faisait des petits rompers, fils de son avec les plus honnêtes bourgeois de Clermont, chez la mère Michel Cornabas, excellent, facile à vivre, et dont la porte était ouverte depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures du matin à tous les amis de la joie et du bon vin.  
Tel était maître Durapatte.  
Si l'on fait réflexion qu'il m'avait confié une mission dangereuse, dont je m'étais acquitté assez bien, puisque, après tout je n'étais pas cause de tous les maux qui étaient arrivés depuis deux jours à Montchal et à Besse, on pensera sans doute que je devais être rassuré de ce côté.

Malheureusement, il m'avait aussi confié sa jument grise, et je revenais seul. Cela m'arrivait de Montchal fût noyé, maître Durapatte était philosophe. Il aurait pris part de ce malheur; mais que la Grise fût perdue, fourbue ou cou-

ronnée, voilà ce qui était terrible et qui devait attirer sur ma tête des châtiments dont l'horreur me faisait tressaillir d'avance.

Car ce n'était pas seulement M. Durapatte que j'avais à craindre, c'était la juste colère du vieux Tourtemolle, mon père. Si la jument était perdue, M. Durapatte en réclamerait le prix — deux cent cinquante livres, — équivalant à cinq ans de mes honoraires, et à défaut de moi, mon père serait forcé de payer! J'entrevois déjà l'accueil qui m'attendait dans la maison paternelle.

Cependant il fallait se décider. Je frappai en tremblant à la porte du procureur.  
La servante vint ouvrir, et me reconnaissant, s'écria :  
— Tiens, c'est monsieur Tourtemolle! bien! bien! le patron vous attend. Il paraît que vous avez fait de belle besogne pendant votre voyage!

— Hélas! pensai-je; voilà ce que je craignais.  
Et, tout haut, d'une voix qui déguisait mal mes inquiétudes :  
— Oh est-il, maître Durapatte ?  
— A souper, monsieur Tourtemolle, à souper. Faut-il vous annoncer ?  
— Non, non, ce n'est pas nécessaire.  
Une chose me surprit : la maison était éclairée du haut en bas. On y sentait une odeur extraordinaire de bonne chère. J'entendais un grand bruit de plats, de plats et de casseroles dans la cuisine, et de verres et de fourchettes dans la

salle à manger. Visiblement, le patron était en fête. Peut-être avait-il invité quelques-uns de ses confrères à souper.

C'était rare, mais non sans exemple, quoiqu'il soupât assez sobrement chez lui, se réservant pour les festins de la mère Cornabas.  
Pendant que je réfléchissais à ces symptômes extraordinaires, la voix de M. Durapatte se fit entendre.  
— Qui est-ce qui vient d'entrer demandait-elle.  
C'est le petit Tourtemolle répondit la servante.

— Ah! ah! répéta joyeusement le patron, c'est maître Tourtemolle. Eh bien, qu'il entre, morbleu! qu'il entre! Il ne sera pas de trop ce soir.  
J'entrai donc, le cœur palpitant, et m'attendais à quelque algarade.  
Quel fut mon étonnement quand j'aperçus à la droite de M. Durapatte M. le marquis de Montchal!

XXVII  
**Confidences de commandant Châtelain à Tourtemolle**  
— Viens ici, Tourtemolle, dit M. Durapatte, et baise la main de la marquise. J'obéis avec empressement, et la belle M. de Montchal me dit d'une voix douce et avec un sourire dont les anges du ciel auraient été jaloux, qu'elle me devait la vie et qu'elle ne l'oublierait jamais.  
Ce compliment me rendit confus; maître Durapatte profita de ma confusion pour me couper la parole et pour répéter galamment qu'il n'était personnel-

dans toute l'Auvergne, — petit clerc, premier clerc, procureur, gentilhomme ou simple vilain qui n'eût été heureux de donner sa vie pour elle, et que lui, Durapatte, en particulier...

— Oui, mon ami, je connais votre dévouement, interrompit la marquise, mais il s'est trouvé là, cet intrépide jeune homme, et sans lui...

A ce souvenir affreux, elle frémit.  
— Rassurez-vous, madame, interrompit maître Durapatte. Vous n'avez plus rien à craindre de votre mari. Dès demain vous entrerez au couvent des Ursulines.

Je commençai le procès de M. de Montchal, et nous aurons bien le malheur s'il n'est pas condamné à mort ou au moins à une prison perpétuelle.  
— Ah! dit elle, ce n'est pas le châtimement de ce scélérat que je désire... Ces, le salut...

— De qui donc? demanda maître Durapatte.  
— De M. de Vassivière qui a si généreusement exposé sa vie pour venir à mon secours, et qui demeure maintenant sans défense aux mains de ses ennemis. Le patron secoua la tête.

Madame la marquise, dit-il, je puis bien vous promettre qu'on coupera la tête à M. le marquis. Cela n'est pas trop difficile si l'on parvient à le prendre; mais quant à sauver M. de Vassivière, c'est au-dessus de mon pouvoir. Le roi seul peut faire grâce; or, le roi est bien loin le bourreau est bien près, M. le président

de Novion est bien acharné.

— Puis se tournant vers moi :  
— Tourtemolle, dit-il, raconte-nous à quel point en sont les affaires de M. le marquis. Est-il libre? Est-il prisonnier? Va-t-il tenir la campagne et braver l'autorité des Grands-Juges, ou va-t-il comparaître devant eux et plaider son innocence? D'un tel homme on peut tout attendre.

— Mais, dit Mme de Montchal, le pauvre garçon pâlit. On dirait qu'il va s'évanouir.  
Elle ne se trompait pas. Depuis le matin, je n'avais ni mangé ni bu, et j'avais marché continuellement dans des chemins détestables, de sorte que j'étais plus disposé à boire et à manger qu'à raconter des histoires.

— Me Durapatte s'en aperçut et dit à sa femme qui soupait à côté lui et de la marquise, les enfants ayant été envoyés au lit dès huit heures du soir :  
— Clarisse, donne un couvert à Tourtemolle, une tranche de pâté et un verre de vin; ça va lui délier la langue.

Il ne se trompait pas. Cinq minutes après, je racontai de fil en aiguille tout ce qui s'était passé depuis dix jours, les dangers que j'avais courus, l'aide du marquis, l'arrestation du président et du procureur général; je n'oubliai pas la générale ité de Rose, qui s'était exposé pour moi.  
— Et ma Grise? demanda M. Durapatte d'un air malin. Qu'en as-tu fait, mauvais Tourtemolle?  
A suivre.